

# **Élégies joyeuses depuis Pernety**

Hubert Caballero

*Tu es cité pour conjurer l'hiver,  
Sur rives éraflées, coulant les murs ;  
Tu sèches les mers, encerclées de rondes,  
Qui fondent des fers sans allure.*

*Lasse du paradis, tu ânonnes les sphères,  
Inharmonieuses sphères, que tu brûles de lait,  
Que tu têtes de Père, d'oppidum immaculé,  
Versant l'horizon de tous tes tertres.*

*Est-ce que je saisis ?  
Lorsque je gribouille ta géométrie,  
Sur des gestes de lit ;  
Et ton goût pour les arts,  
Sur le sens de tes livres,  
Rongés au hasard;*

*Que j'exige, irrésolu,  
Tes rengaines sur mille talus,  
Pour aliter mes vains,  
Déjà pauvres, déjà pleins.*

*Jeune patine de musc.  
Mon petit musc.*

*Je t'aime, est-ce que tu le sais ?*

*Sinon, prête-moi le pré.  
Prête-moi l'écluse.*

*Et tout ce qui se fait d'épée.*

*Pour affadir les derniers arrimés,  
Sur tes berges saoules.*

*Pauvre allégresse,  
Sais-tu qui nous sommes ?*

*Quand tu prêtes tes prières,  
À ces sottes idées,  
Quand d'isolats je les préfère.*

*Je ne te connais point ! las,  
Mais sais que tu me lardes de te plaire,  
Sans mon passé.*

*Et tu me pardonnes, liquoreuse,  
Jusqu'à la nausée.*

*En bon Clitandre,  
En bien des angles,  
Je gracie ces fonds de vignes,  
Tes têtes nues, tes solipsismes enfiévrés,  
Et me pends entre tes villes, comme une île.*

*Quant à tes univers,  
Ébranlés de paradis,  
Je le dis dans toi, pour nous,  
Que lui,  
Filer le cosmos,  
D'un seul cri,  
Qu'il te fera fils,  
Ma chérie,  
Parfaite rigole sous nos pluies.*

*Et la foi,  
Paisible,  
Sur le verbe chanté de tes cils,  
Peut bien ricaner de ces fleuves,  
Tes mains couveuses feront les rimes.*

*Je le sens bien,  
Qu'aux souffles de tes rires,  
Tu désertes mille et mille dessertes,  
Pour un miracle de création,*

*Pour des faisceaux de lumière,  
pour un monde sans preuve,  
Pour des prières violacées.  
Qui, absolument, ne se tairont jamais.*

*Même sur un grand las.*

*Voyez l'odeur des eaux, la calorie des âmes !  
Voyez-vous l'humain secret, l'enfant haletant,  
Affleurant par flots de brames,  
Tes premiers supplices en l'air.*

*Et poésie, sublime les tanins du vice.  
Brodant l'écrin du vide, désespérément vide,  
Dans les fines profondeurs de l'être,  
Mirant, métaphysicien, une bribe hâlée de Maître,  
Qui sait à peine son allure de Christ pâle,  
Couvée dans la matière des châles.*

*Rien n'est plus haut que femme sur qui Dieu se repose,  
Rien n'est plus haut que toi, sur qui femme patauge,  
Ligule qui volette sans cause et sans racines,  
Tu parjures Sheol dans des laves sibyllines.*

*Miracle du miracle, qu'apportes-tu ici ?*

*Brasier des femmes,  
Depuis quand perces-tu, erratique limbe,  
Le fer blanc ou lait de nos jeunes devenir ?*

*Tu enchantes un ciel de golem, au pire,  
Dans l'ordre des choses,  
Tu auras créé l'amour avant les hommes.*

*Et dès lors que l'on t'évoque, toile absente,  
Que reste-t-il de ces odieux taiseux ?*

*Que reste-t-il de leurs idées que l'on épingle sur les cieux ?  
Tu n'as qu'un seul mot : éteindre,  
Sans mesure, et sur ton élogieux, sur un geste de cheveux.*

*Qu'y a-t-il après toi, après tes reins,  
Sinon l'arc du grand, qu'encore tu grandis ?*

*Qu'y a-t-il après ce qui est, qu'est-ce à dire ?  
De cette chair de pingre ventre,  
De cette douleur auréolée ?*

*Dis-le nous.*

*Une seconde est toujours l'erreur d'avant,  
Quand flétrissent des braises,  
Que tes idées corrigent,  
Ou que de fausses églises,  
Grippées de Cènes naines,  
Se cillent à tes silences.*

*Quand je suis pour toi l'étranglement,  
De ceux qui s'étranglent.*

*Et que sans toi,  
Nulle tragédie n'est jamais si bien accomplie.*

*Sens, ou sans compromission,  
Je reste l'infra-monde de ton plus grand Dante Alighieri.*

*Ta tradition,  
Me rappelle,  
À l'évidence,  
Que nous avons germé,  
Sous les potences.*

*À friser l'essaim des honneurs,  
Et faire simili de tes boucles,  
Au cénacle de ton animarum,  
Où solipsisme s'harde,  
Et pénètre en avatar,  
Ce que, lentement, tu infliges aux chardons.*

*Ce qu'en vue tu avais pour nos ventres.*

*En outre, ces bonnes pierres,  
Ces racines languies de verre,  
Sacrifiant leurs tours de ma mort  
Mort des morts, en toute lumière,  
Qui avanie le soleil de prières,  
Couvrant ses plaies qui t'adorent.*

*Petite maligne, tu fais de toute église un lieu profane,  
Un jardin perdu entre quelque drame,  
Et les merveilles du malheur.*

*Dessiné pour ceux que tu n'a pas encore réprouvé.*

*Toi qui sucres les pierres écœurées,  
Et brodes le ciel d'oraisons glorieuses,  
Depuis tes lèvres de Loi,  
Toi,  
Altière sous l'univers,  
Tu te paves par de vagues mers,  
En ondes sibyllines,  
Jusqu'aux désabusés de nos sciences,  
Du présent au présent, celui des sens.*

*Beauté arithmétique,  
Forme Glorieuse, tu attendes à Babel,  
Apaises le sang sur les autels,  
Pour des triptyques solitaires.*

*C'est que ta parole ne dort guère,  
Quand tes arcanes se font ingénues,  
Et quand natif de tes guerres,  
Je me fais eluvium de tes tranchées.*

*Je violerai tes fates douleurs,  
Tes valeurs de candides.  
Par des histoires de peccadilles,  
Bien avant que tes évidences,  
Fassent une pause sur tes cils.*



*Poétesse mordorée, aspirant univers,  
Tu ricanes à chaque millénaires,  
Ne connaissant que maintenant.*

*Poétesse, tu sais,  
Tu allaites mes chères pâleurs,  
Et t'attendre agit sur mes écorchure,  
Quand ma seule volition est de m'écorder.*

*Un jour tu chuteras,  
Et coifferas, polie, tes cheveux de dentelles,  
Comme si de nous rien n'était.*

*Tu rehausseras ta fines bouche pour t'identifier,  
Suceras mes élégies pour dissenter que tu les aimes.  
Et pas moi.*

*Tu as civilisé chaque allant de mon âme;  
Ma raison gâtée et mes alambiques passionnés,*

*Sculptant le chaud au-delà des nuits,  
Sur des astres qui savent qu'ici,  
L'on fait belle chaque mélancolie.*

*Tu rimeras sans rime,  
Et personne ne reprendra ce bout de feu,  
Que de minables apories auront déjà étouffé.*

*Et ce sera fini de ma mort qui,  
Sans toi, ne fera pas scandale.*

*Elle lancine dans le fini,  
Et présume quelque lumière,  
Sur le billot de l'æternam ;  
Se dandine entre les cris,*

*Se réveille du clair,*

*Réunit tout ce qui blâme ;  
S'affaisse sur ses ailes d'hie,  
Abdique de tous ses airs,  
Et de la mort se fait quidam.*

*T'économises-tu de science,  
Fond diffus, et sidéré ?  
Car de ce bémol tu te fais dense,  
Lorsqu'en cortèges de silences,  
Tu serines parfois, grandiose,  
Sur nos taiseuses existences,  
Une gravité.*

*Ah ! comme tu lancines en-dedans l'infini ...*

*« Lancineuse » ?  
Qui présumes quelque lumière,  
Sur le billot des potences ;  
Et dandine les cris.  
Qui se réveillent clair.  
Pour tout ce qui blâme ;  
Et affaïsser ses ailes d'hie.*

*Ah ! Comme tu abdiques de tous tes airs.*

*Relique cosmogonique, inflexible Terre,  
Quand je me meus dans ta glaise,  
Tu démetes mes soldats de plomb,  
Et de pierre en pierre,  
Je fais science de lézarder entre tes sciences,  
Sur chaque chevet de nos ions.*

*Mes verbeuses cloisons, endolories d'insuffisances,  
Qu'envolent leur race contre tes montagnes blêmes,  
S'éclatent en d'indigents scripturaires sans transe,  
Laborieux de transcendance, par de longues de fièvres.*

*Si j'arrête ici de penser élégance.  
Par ces choses que l'on anoblit et qui s'aiment,  
Tu seras alors, entoilée de chair humaine,  
Tous ces arts qui d'un chant, sèment,  
Des Shakespeare éberlués,  
Des peintres d'Albion,  
Cette redoutable clémence,  
Et l'amoureux silence,  
Qui font l'ineffable de mes traits.*

*Désormais,  
Poème de mes poèmes,  
Idée de mes idées,  
Nouvelle Psyché,  
Vois, ici, ou là, de louer l'insaisissable las,  
Comme je devrais te taire,  
Et mieux t'écouter,*

*Ici, et Mât.*

*Bouche ombrée, noire de lettres,  
Traînant le sang. Dupeuse fillette.  
Ange de verre et grève fatiguée,  
De bien mortes idées sont dans tes rangs,  
Et sans quatrain pour cinq aînés,  
Tu reprises la chaîne des chants.*

*Geins cela ! défunte prêtresse, folle vivante !  
Vile ! l'immonde poésie des bacchanales.  
Tu joues l'ivre souffrance pour prêcher le mieux,  
Mais ton âme se grise sur le malheureux.*

*Tu raidies l'errance, et j'oublierai ton nom,  
« Ourlant » tes totems d'un « ocre » terne,  
Que tous tes ridicules poèmes, condamnés en souffrance,  
Fatiguent de soutenir l'auvent des amers.*

*Et quand je mesure l'amour dont tu m'as prénommé,  
Tu feints l'absolu parricide dans une joie de fifre,  
Mais cela ne sera pas élégie, rue Pernety,  
Au sommet du vide-ordures apprêté.*

*J'ai toujours témoigné ta Chute,  
Même quand tu chutais.*

*À tout ce réveil épuisé,  
Sorti des indolences ;  
Combien ai-je d'illusions suppliciées,  
Confinées aux absences ?  
Je perçois des couleurs sanglotantes,  
Voilées par des tours meurtrières,  
Enferrées à de lourdes évidences.*

*Et pour que ces rongeurs d'épîtres,  
Ne gorgent pas mon tapis d'effrontées,  
Je désire pour nous de ces neiges qui s'éventent,  
Jusqu'aux souvenirs de crèmes,  
Perlant sur des lueurs de cierges.*

*Et que de tes lèvres pardonnées,  
Pleines de vœux d'été,  
Demeurent à jamais,  
La mécanique du vivant.*

*oo*

*Quand matière pâme les martyrs,  
Et que poésie gronde l'univers,  
Quand mon corps arriéré ne peut plus alunir,  
Casqué sur ta chair,  
Comme ces masques premiers.*

*C'est là que tu les sais,  
Ces premiers juges,  
Que tu as dessinés,  
Marécageuse,  
Sur des printemps salés.*

*Yiskah,  
Tu nous a volés,  
Mais toi-même, le sais-tu ?  
Que tu blesses mieux que moi,  
Je l'ai lu,  
En tuant ces grandes plages,  
Élancées sur ta Pangée.*

*Jeune femme.  
Toi qui, pourtant,  
Bourgeonnais d'existence,  
Bon sang,  
Que sais-tu d'elle,  
De l'ère, de tous ces Vincennes ?  
Rien de tout cela,  
Rien de plus qu'une lame mineure,  
Pour réconforter de grands las.*

*Passée, comme tu es passée.  
Tu savais  
Si mieux que moi,  
Si mieux qu'indicible sur quelque plaie,  
Et à qui moins moins,  
Comme j'ai d'abord appris,  
Notre dernier lit,  
Notre dernier jet,  
Sans mesurer ta quantité.*

*Tu verras, au premier chef,  
Et au milieu d'eux,  
Que nous nous sommes déjà faits,  
Déjà vus,  
Avant diffusion de lumière,  
Avant le premier ingénu.*

*Ton Mât.*

*Musée de salpêtre,  
Défiée de contemplants,  
Figée de poésie et gavée de faiblesses  
L'unité, aussi, se fera absence,  
À la levure de nos lèvres.*

*Du poids livresque de tes divinités,  
Qui dérivent en vaines ;  
Du génie de nos substances idiotes,  
De la virtuosité de nos ablutions,  
Et de la chair supposée de nos graines.*

*Bien qu'il manque un monument à ma nature,  
Une nuance à ma cornée,  
Le chant des chants aux entournares,  
Que suis-je sans ton existence de lait ?*

*Songe, Yiskah, comme tu précèdes,  
Atlantes des limbes,  
À tout ce qui t'a précédée,  
Avec amour, avec amour, je le sais, je le sais ...*

*Et pour chaque atome qui quelque part perdure,  
Tant qu'ils durent,  
Songe à cela, Yiskah,  
Comme je me céderai sans butte,  
À nos imprégnés sans obliques,  
Morts sans hautes luttes.*

*Je te délire de fortune,  
Sur un plafond cramé de plumes,  
Et d'anciennes breloques.*



*Jusqu'à la fin des évènements,  
Du peu qu'elle pèse en circonstances;  
D'irrationnelles abîmes,  
À nos mauvaises presciences;  
De rituel des sens en idées livides,  
La criée de nos insignifiances,  
Noie les amours de bribes.*

*Tu demeures, inconsolable,  
Un manque salaud à ma géométrie*

*De fonds diffus et sidérés,  
De ce bémol, tu te fais dense,  
Lorsqu'en cortèges de silences,  
Tu serines parfois, grandiose,  
Sur nos taiseuses existences,  
Une gravité.*

*Et ainsi, que nous ne sommes plus lourd,  
Blanc, et chaud,  
Te sais-tu étalon des évidences ?  
Comme poids n'est pas masse,  
Que passion n'est pas démente.  
Que Yiskah n'est pas funèbre ?*

*Car de nos mièvreries bourgeoisies,  
Jusqu'à mon avenir de brave, délié,  
D'adorer quelqu'autre errante me rince,  
Me rend parjure à ta face,  
Et au verso de tes idées.  
Mais tu l'es.  
Pauvre et folle idée. Tu l'es.  
Seule beauté.*

*Pauvre et folle idiot,  
Songer que tu incarnes le seul feu de la terre !*

*Ô Folle abolie ! tu vois,  
Tu nous crois divisés,  
Sombres et froids,  
Et je continue,  
Par la saine évidence,  
De nous-voyer dans l'injustice de ton absence.*

*Tu faisais fleurir des rayures,  
Sur d'évidents passés,  
Qui reviennent,  
Camouflés,  
En registre de poésie.*

*Et tes ombres,  
Elles aussi,  
Devenues femmes,  
Dépassent tous les étés.*

*Jeune,  
Et femme.*

*Cet amour, encore,  
Nous a précédés.*

*Et maintenant,  
Du présent aux abords,  
Que feras-tu,  
D'un antique réprouvé ?*

*Irrésistible amour,  
Déflation des origines,  
Du soir,  
À la fin vide,  
Qui reprise,  
Tendre,  
Céleste et délébile,  
Ces contingences de nous,  
Gorgées de manifestes,  
Des qui ne font plus sens,  
Sur de pénibles lestes.*

*Que se finisse,  
Naine et dense,  
Sur puissance gracile,  
Sur des témoignages sans origines,  
Notre village livide.*

*Ce point de chute,  
Babillant à peine.*

*Parler et ne rien dire,  
Oh, mais qu'elle est poétique,  
Cette mort amène !  
Au lit auréolé,  
De lumière fatiguée.*

*Perpétuité,  
Perpétuité cruelle,  
Qui luit par instants,  
Arc-boutée à tes délires.  
Fabrique du funèbre,  
Fumée livresque,*

*À toi, et tes revenants ruinés,  
Qui, d'un vers,  
perpétue l'apnée,  
Dans des eaux enverbés,*

*À ces ridicules poètes, d'où je figure,  
Aux silences de délais,  
Ces faux pénétrants, qui te parjurent,  
Parce qu'ils sont craie.*

*Parce qu'ils s'effacent,  
À la moindre plaie,  
Au moindre lièvre.  
Sur d'étreintes délavées,  
Sur l'âme des mièvres.*

*Comme je vois, révolté,  
Dans les fonds de cuve,  
Ces mots doux,  
Où mathématique est nulle,  
Et que rien n'existe sans nous.*

*Je me figurais,  
À perpétuité,  
Comme ta figure se faisait belle,  
Sur l'ébahissement cruel,  
De nos bagatelles,  
Celles posées en grappe de silence,  
Sur ce moi désespéré.  
Ce moi, cette folie,  
Quand tu n'oses pas la folie,  
À ce qu'il paraît.*

*Resteras-tu, Perpétuité ?*

*Tu n'es beauté que parce que tu es poésie,  
Et j'ai douté de cela comme d'une bouche ouverte,  
Quand la mort était ma figure,  
Et que le vide me faisait prêtre.*

*Je doutais,  
De cette chanson,  
Que je ne fantasmais,  
Qu'en fredonciation .*

*Je relève les soirs,  
Que les matins amoindrissent,  
À chaque début de chaque Loire,  
Sur chaque plan.*

*Et enlève,  
Le trac des fins,  
En râlant d'amour,  
Tous les avants.*

*Je n'entends plus Nantes,  
Pavé sur Paris,  
Quand Paris éventa,  
D'une geste lente,  
Son air d'incompris.*

*Quand d'ivresse tangua,  
Entre Loire et Seine,  
Ce train charriant,  
Une passion naine...*

*...Parfaitement brève,  
Sous des fonds de crête,  
Et d'autres navrés,  
Par ces milles mièvres,  
Qui font le Léthé.*

*Je n'entends plus Nantes,*

*Ses averses,  
Légère ou battantes,  
Sur des charmes exhortés,  
Sur mes joues naissantes,  
D'automnes fatigués.*

*Jusqu'à me faire regretter,  
De ne plus avoir l'air,*

*Des faubourgs de l'Erdre,  
De ses rives priées.  
De chapelle en perte  
Quand le Parisienné,*

*Pendu jusqu'à s'y perdre,*

*S'est donné si Donatien,  
Qu'il n'entend plus le sang des rives,  
Bien Clément, peu importe la fin.*

*Évidente monade,  
En promenade,  
Par-dessus les lits.*

*Que sur ces rêves étranges,  
S'érigent en folie,  
Le caractère des anges,  
Leurs litanies de silence,  
Égorgées de vie.*

*Ils prétendront au salut,  
Quand il se feront déçus,  
Et d'après nos illusions,*

*Descendront,  
Comme des élégies,  
Sur cette fin de nuit.*

*D'hurlantes lueurs,  
Prétendent aux flammes.  
De celles qui font les lunes.*

*Elles se languissent,  
Sous la clarté des Dunes,  
Décorées de nuits,  
D'une part de nous,  
D'un quart de toi.  
D'un quart de Loi,  
D'un reste du Tout*

*Elles se déploient en ailes fières,  
Vers quelque caillou.*

*Vers quelque caillou,  
Où tout a commencé.*

*Sur quelque caillou,  
Se sont terminées.*